



GRESDA

Groupe de Recherche en Sciences Sociales
et en Développement en Afrique

NOTE DE RECHERCHE (N°01/ août 2019)

**PHILOSOPHIE AFRICAINE CONTEMPORAINE ET
DEMANTELEMENT DES STRUCTURES DE SERVITUDE
POSTMODERNES : UNE ANALYSE DE LA PENSEE SCIENTIFIQUE
DE NKOLO FOE**

Par Achille NOAH EKENE*

Résumé

Depuis l'offensive néolibérale, une certaine philosophie a vu le jour avec pour objectif de légitimer l'ensauvagement capitaliste du monde : le postmodernisme. C'est la philosophie de la mondialisation qui proclame à tue-tête la fin de l'histoire entendue comme l'évanouissement de la modernité avec toutes ses formes de déclinaison et qui célèbre le déchainement des forces archaïques de la pensée et de la vie humaine. Son domaine de prédilection c'est l'*Empire*, un espace déterritorialisé de pouvoir qui s'affirme en infirmant, qui se construit en déconstruisant et s'exerce tel un Léviathan sur les acteurs sociaux à l'échelle planétaire. Si la philosophie africaine dans sa version ethnocentriste cache mal ses amitiés avec le postmodernisme puisque cloîtrée dans les arcanes d'un mysticisme assumé, celle de Nkolo Foé est une philosophie à contre-courant, en rupture avec l'arrogante séquelle postmoderniste dont elle dénonce les structures de servitude. Les problèmes auxquels sont confrontées les sociétés africaines transcendent l'échelle des agitations locales et c'est à l'échelle mondiale qu'il faut se hisser pour analyser et comprendre les mutations sociales. D'où la nécessité d'une *philosophie globale d'Empire*.

(*) Chercheur au GRESDA, Achille Noah est diplômé de l'Ecole Normale Supérieure de Yaoundé I et il prépare actuellement une thèse de Doctorat Phd de Sociologie politique à l'Université de Yaoundé I (Cameroun)

Pour sortir le continent de l'ornière du sous-développement, la philosophie africaine, pensait Towa, doit abandonner le projet d'exhumation d'une philosophie ancestrale inaugurée par Tempels pour se tourner vers la conquête technoscientifique du monde. Mais les héritiers de Marcien Towa ne se contentent pas seulement de réorienter le discours philosophique en Afrique en essayant de « l'infléchir dans une direction définie » selon le vœu de Towa; le projet qu'ils portent se veut beaucoup plus ambitieux et plus large ; c'est celui fondé « sur une philosophie globale d'Empire ». S'il se présente gentiment lui-même comme « une ère nouvelle, post-impérialiste », l'Empire, en réalité, selon Nkolo Foé, n'est rien d'autre que la traduction du système international de « notre monde livré à un impérialisme brutal ». Pour légitimer cet impérialisme outrancier du système capitaliste actuel, une idéologie s'est imposée : le postmodernisme. Celui-ci est l'avocat, qui, au plan idéologique, s'évertue de réhabiliter l'ignorance et ses substituts en s'attaquant directement à ce qu'il y a de plus cher à la modernité, à savoir, la raison. Sa stratégie consiste en un effritement des barrières morales et sociales tout en empruntant des couleurs d'un humanisme esthétique. En effet le postmodernisme en tant que philosophie de la mondialisation proclame à tue-tête la « fin de l'histoire » entendue comme l'évanouissement du système communiste et le triomphe du capitalisme comme horizon ultime de l'histoire de l'humanité. Fin de l'histoire, mais aussi fin des « grands récits » qui inhument définitivement la raison avec toutes ses formes de déclinaison. En analysant le postmodernisme comme une « philosophie des contraintes », Nkolo Foé se donne pour objectif la destruction du « mythe universaliste qui accompagne la postmodernité » et la réhabilitation de la valeur d'usage. Contre l'orthodoxie de l'impérialisme occidental, le philosophe africain établit que « notre monde n'est pas en danger par excès de raison, de rationalisme et de pensée critique. »

I- De la modernité à la postmodernité : les lignes de dissidence

1- La modernité et le triomphe de la raison

Pour le philosophe camerounais Nkolo Foé : « sans la revendication de l'ignorance et sa prétention à mettre fin au règne de la raison, la problématique postmoderniste serait inintelligible. » En d'autres termes, nous ne pouvons comprendre le problème que pose le postmodernisme qu'en le ramenant à la problématique de la raison. C'est pourquoi il convient d'abord de questionner la raison elle-même, interroger son contenu au moyen de certains classiques avant de nous intéresser à la problématique du postmodernisme telle qu'examinée par Nkolo Foé.

L'époque moderne, convient-il de le rappeler, est celle du triomphe de la pensée où l'homme, animal libre et raisonnable, s'affranchit des servitudes naturelles de l'instinct par un usage méthodique de ses facultés intellectuelles et morales. C'est ainsi que Descartes définit l'homme par le cogito : « je pense, donc je suis ». La pensée est donc ce qui, selon Descartes, définit l'homme dans son essence. Il s'inscrit explicitement dans la tradition aristotélicienne de la philosophie grecque classique. Aristote définissait en effet l'homme

comme animal raisonnable. Descartes rappelle à son tour l'universalité et l'essentialité du bon sens ou de la raison. Entre l'homme et la raison, le rapport n'est pas de l'ordre de l'accident ou de la contingence. C'est un rapport de consubstantialité. Un homme sans raison, n'en est pas un, peu importe qu'il raisonne bien ou mal. Non seulement la raison est universelle chez Descartes mais la manière de la conduire ou la méthode est ce qui fait la différence entre les hommes. L'auteur du Discours de la méthode finit ainsi par réduire l'homme à « substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser ». Par cette affirmation, le corps, siège des pulsions bestiales et des passions les plus viles, est réduit à une réalité subsidiaire, un épiphénomène. Comme le souligne si remarquablement Nkolo Foé, le Discours de la méthode peut être considéré comme « l'une des chartes fondatrices d'une éducation moderne fondée sur la raison, la pensée et la méthode »

La philosophie des Lumières s'inscrit dans le même sillage en tant que prolongement et promotion d'un type d'homme éclairé par la raison, animé par l'esprit critique, moulé dans la science et la méthode et doté d'un discernement moral. « sapere aude ! », c'est-à-dire « ose savoir ! ». Telle est, selon Kant, la devise même des Lumières qu'il définit comme « la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle ». L'état de tutelle ou état de minorité selon Kant, c'est l'incapacité de l'homme à se servir librement de sa raison. Être mineur, c'est être sous la tutelle d'un autre considéré comme majeur ; c'est suivre passivement un ordre étranger. Kant parle à ce propos d'« hétéronomie de la volonté », c'est-à-dire une volonté incapable de se déterminer à partir d'un principe d'action intérieure. Or ce principe intérieur qui garantit l'autonomie de l'action n'est rien d'autre que la raison. L'hétéronomie, c'est donc l'action sous condition, sous dictature des instincts, des pulsions et inclinations extérieures. Au contraire de l'action impulsive et conditionnée, les Lumières selon Kant, supposent la liberté, notamment « celle de faire un usage public de sa raison sous tous les rapports ». C'est également sous ce principe de liberté ou d'autonomie de la volonté éclairée par la raison, et la raison seule, que Kant fonde le principe suprême de la moralité. Une volonté éclairée dans son principe uniquement par la raison n'est pas seulement bonne, elle est le principe suprême la moralité ; l'obéissance n'ayant besoin d'aucun commandement extérieur, seul l'inconditionné peut déterminer la volonté. Sur ce point, on se souvient sans doute de Rousseau : « l'impulsion du seul appétit est esclavage et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté ». La liberté est la condition même de l'obéissance. Autrement dit pour obéir, il faut être libre et pour être libre, il faut être raisonnable. Dans la servitude, il n'y a pas d'obéissance authentique, mais résignation ou révolte.

Hegel pousse l'optimisme des Lumières plus loin. La raison n'est plus seulement comme chez Kant l'entendement humain ou l'ensemble des principes d'après lesquels nous gouvernons le monde. Elle devient la réalité profonde des choses, l'essence de l'être lui-même. Non seulement Hegel affirme que « la raison gouverne le monde » mais encore qu'elle est « la matière infinie de toute vie naturelle ou spirituelle ». Cette philosophie qui, comme celle de Hegel exclut toute dualité entre réalité et raison est bien ce qu'on a appelé le panlogisme. Chez Hegel le monde n'est pas livré au hasard et la philosophie doit rechercher dans l'histoire, la fin ultime du monde. La fin de l'histoire chez Hegel étant, bien sûr, la réalisation

de la raison dans sa marche dialectique. L'histoire universelle, c'est donc l'odyssée de l'Esprit universel vers la réalisation de son but ultime qu'est la Raison et la liberté.

Ainsi que le remarque Nkolo Foé, l'optimisme des Lumières et de Hegel est coextensif à l'expansion du capitalisme moderne. Le développement des savoirs et des méta-récits est parallèle au développement technico-économique : « le sentiment dominant de cette époque est que l'ordre socioéconomique nouveau couronne héroïquement la longue marche de l'histoire universelle et l'aventure humaine dans son ensemble ». Sous cet angle, la fin de l'histoire n'est rien d'autre que l'aboutissement des grandes conquêtes spirituelles et culturelles de l'humanité. La fin de l'histoire c'est précisément « l'histoire d'une indépassable modernité » avec la stabilité de ses institutions sociales et politiques, ses valeurs culturelles, sa science, sa technique, sa religion. Après ce stade de révolution historique, « l'humain s'apaisera et n'inventera plus rien. Son seul progrès consistera à gérer démocratiquement les acquis de la révolution sans plus jamais chercher à les remettre en cause. »

L'essentiel du propos précédent n'est pas de revenir sur des commentaires que d'autres ont déjà suffisamment développés, mais de montrer à quel point la modernité, accorde une importance capitale à la raison. Il en ressort que la modernité taille le profil même de l'homme moderne. C'est un homme pondéré, raisonnable, législateur et libre ; maître de ses désirs et de ses passions. Son accomplissement ne s'opère pas en dehors des structures sociétales régulatrices des comportements individuels et collectifs, notamment à travers les agents de socialisation que sont la famille, l'école, l'Etat, etc. Nkolo Foé remarque par exemple que « l'école apparaît comme l'une des principales institutions de la modernité .»

A coup sûr, la modernité ne fait pas abstraction de la dimension sensible de l'homme. Car un homme sans sentiments, ni émotion serait semblable à un monstre. Ces éléments sont évidemment pris en charge par la raison dans son odyssée au cours duquel rien n'est laissé au hasard. Hegel parle à ce propos de ruse de la raison qui signifie que la raison exploite à son profit les passions, les sentiments, les désirs des individus pour réaliser des fins supérieures.

2- *Le postmodernisme et l'obsession du nihilisme*

Le postmodernisme, vue par Nkolo Foé, peut être appréhendée comme ce « segment supplémentaire à l'histoire universelle » que certaines tendances de la pensée bourgeoise ont ajouté pour désigner l'époque actuelle de la mondialisation. Le postmodernisme ou philosophie de la mondialisation proclame avec véhémence que « la brève parenthèse ouverte par l'ère humaniste s'est refermée, que par conséquent les sociétés contemporaines sont de la nature des sociétés post-littéraires, post-humanistes, post-métaphysiques et post-nationales » Autrement dit, le postmodernisme est la remise en cause de la raison caractéristique de la modernité dans toutes ses manifestations. Il est la contestation des acquis de la modernité comme le savoir, la loi, l'Etat-nation, la morale. Il déclare sans ambages que « la raison a fait faillite. » Le postmodernisme s'attaque tout particulièrement

à l'époque des Lumières comme période du progrès de la raison et de la liberté : « l'hostilité que la postmodernité nourrit à l'égard des Lumières est grande » soutient Nkolo Foé.

Considéré sous cet angle, le postmodernisme est l'expression par excellence même du nihilisme. Par nihilisme, il faut entendre « le scepticisme à l'égard de tout ce que la modernité, elle, considère comme valeurs ». La raison ayant fait faillite, il est évident qu'on ne peut plus compter sur elle pour trouver des raisons de vivre. D'où la réhabilitation des anciennes formes de sensibilité, des affects, des instincts. Il s'agit en fait de l'effritement de toutes les barrières institutionnelles et morales qui autrefois encadraient l'existence collective et l'accomplissement individuel. Le philosophe camerounais voit dans la crise des valeurs caractéristiques du postmodernisme, un moment important dans le tournant nietzschéo-heideggerien. Ces deux philosophes allemands apparaissent en réalité comme des pionniers de l'idéologie nihiliste qu'endosse le postmodernisme. Théoriser le postmodernisme en termes de nihilisme, c'est admettre avec Nietzsche et son compatriote que « nous avons définitivement tourné le dos à cette période d'un siècle et demi, où l'on connut (...) la domination sans partage de l'idéal de clarté et de raison ». Nietzsche définissait en effet le nihilisme comme « la dévalorisation de toutes les valeurs. » Les postmodernistes reprochent à la raison de coloniser l'être, ce qu'ils appellent la tyrannie de la raison. L'objectif visé par ses doctrinaires est la « déconstruction » qui vise, selon Jacques Derrida par exemple, la subversion de l'héritage moderne ou le renversement du platonisme.

II- Le postmodernisme comme une philosophie de la déconstruction et de production des structures de servitude humaine

Nkolo Foé, dans une analyse minutieuse, permet de voir comment la philosophie d'en face, celle de l'impérialisme capitaliste exacerbé, produit et légitime les structures de servitude politique, économique et socio-culturelle à l'échelle mondiale. La philosophie africaine contemporaine de Nkolo Foé sera ainsi analysée comme une philosophie à contre-courant de l'empire capitaliste global.

1- La destruction de la science et de la culture modernes

Il est difficile, voire impossible de s'en prendre à la raison sans s'attaquer à la science ou au savoir. Car raison et science sont indissociables, du moins dans la philosophie moderne. S'en prendre à la raison, c'est donc s'attaquer à la raison moderne. L'ère postmoderniste correspond donc à l'ère post-littéraire. Cette dernière est caractérisée par l'irruption de la culture de masses et la révolution des réseaux. C'est l'ère où « les médias planétaires spécialisés dans les loisirs, les spectacles, les divertissements de masse – synthèse d'une culture internationale d'origine populaire – semblent avoir supplanté l'école nationale ». Nul ne peut ignorer aujourd'hui l'impact des réseaux sociaux par exemple sur l'éducation et la culture. Ces nouveaux outils de socialisation postmoderne ont réussi à bouleverser le logiciel traditionnel de l'information et de la communication par la création d'un

cyberespace où le savant et le profane, le lettré et l'illettré interagissent horizontalement sans aucun rapport hiérarchique. Les réseaux sociaux constituent le lieu par excellence de réalisation du relativisme puisqu'ils reposent sur le postulat sophistique que tous les savoirs se valent. Terrain fertile de l'injure, de la violence et de l'arrogance verbale de tous contre tous, ces autoroutes de la communication constituent également la terre d'accueil du nihilisme. Dans la postmodernité scientifique et littéraire, la lecture des classiques et des génies nationaux est désormais considérée comme une activité superflue qui ne suffirait plus à cimenter le lien social, culturel et politique dans les sociétés de masse. Autrement dit la société postmoderne est une société où « la littérature ne constitue plus le moyen privilégié de production de la synthèse politique et culturelle, les nouveaux médias de la télécommunication politique et culturelle ayant détrôné le schéma désormais caduc « des amitiés nées de l'écrit ». C'est dire que le postmodernisme apparaît en réalité comme une philosophie de la déconstruction du savoir rationnel et critique. C'est pourquoi Jean-François Revel estime que chez le « menu fretin des postmodernes actuels », « le déni de pertinence à l'encontre de la science atteint des sommets d'arrogance et d'incompétence » .

Par ailleurs l'ère postmoderne, à en croire Nkolo Foé, est aussi l'ère de promotion du culte assumé de l'ignorance et des méta-sciences. La science moderne se définit en effet comme un ensemble de connaissances objectives, rationnelles et méthodiques portant sur un objet donné. Objectivité, raison et méthode constituent donc les principes de base sans lesquels on ne saurait définir la science moderne. Descartes, Kant, Hegel et Marx se présentent ainsi comme des promoteurs de la raison souveraine, chaque philosophe ayant sa méthode. La déconstruction de ces principes fondateurs de la science moderne ne s'est pas fait attendre par les philosophes postmodernistes qui en lieu et place du Discours de la méthode de Descartes, proposent Contre la méthode. Comme le non l'indique le sous-titre qui accompagne le projet de Feyerabend, il s'agit d'esquisser une théorie anarchiste de la connaissance, expression de la vacuité épistémologique. Sous un ton provocateur, Paul Feyerabend affirme que non seulement la méthode scientifique n'a pas à suivre une méthode définie, mais encore qu'elle doit évoluer par déconstruction des méthodes reconnues. Très significatif d'ailleurs un autre ouvrage de Feyerabend qui dit explicitement « Adieu à la raison ». C'est aussi dans ce sens l'homme spéculaire de Richard Rorty exalte clairement « la science sans méthode » et propose, en matière de science et connaissance, « L'espoir au lieu du savoir ».

2- *L'abolition des Etat-nations et l'exaltation de l'Empire*

L'une des passions du postmodernisme en tant qu'idéologie de la mondialisation est de mettre fin au règne des Etats-nations : « déconstruire l'Etat-nation, l'économie nationale, la culture nationale et les structures anthropologiques des peuples, telle est la finalité du déconstructionnisme dont le postmodernisme est le vecteur » soutient Nkolo Foé. Rappelons que le déconstructionnisme tel que théorisé par le philosophe Jacques Derrida désigne l'ensemble de procédés de déstabilisation des textes idéalistes, des stratégies d'éviction des catégories de la modernité comme l'Etat-nation, la culture, la science, mais plus précisément encore ce qu'il appelle lui-même « le renversement du platonisme » qui

est l'expression par excellence de la raison. L'Etat-nation en effet est le moteur historique de la modernité dans ses diverses manifestations politique, économique, culturelle et militaire. L'idéologie qui en découle, le nationalisme, a permis aux nations souveraines de bâtir une politique de résistance pour asseoir la paix à l'intérieur du territoire ou pour se préserver contre les ennemis de l'extérieur. « Construit à l'ombre de l'Etat-nation, le nationalisme tire sa force de sa bureaucratie, de son armée, mais aussi de son économie, de son école et de sa culture ». Economie nationale, école nationale et culture nationale ont longtemps constitué « de véritables facteurs de puissance » des Etats-nations. On parlait à juste titre des Etats souverains dont la force réside dans la capacité à résister aux poussées de l'économie-monde.

Mais seul le système capitaliste mondial à vocation impérialiste avait intérêt à en découdre avec l'Etat-nation à travers l'ouverture sauvage des frontières et l'implantation de l'Empire, c'est-à-dire « un espace décentralisé et déterritorialisé de gouvernement, qui intègre progressivement l'espace du monde entier à l'intérieur de ses frontières ouvertes et en perpétuelle expansion. » C'est dire que là où l'empire croît l'Etat-nation décline. Autrement dit, l'Empire se pose en s'opposant à l'Etat-nation et à sa souveraineté. La raison est que, sous la mondialisation, les frontières entre nations s'ébranlent ; le flux des activités de production et d'échanges, argent, marchandises, technologies et autres capitaux traversent donc les frontières à une vitesse exponentielle. Il s'ensuit que « l'Etat-nation a de moins en moins de pouvoir pour réguler ces flux et imposer son autorité sur l'économie ». Sous la plume de Michael Hardt et Antonio Negri, le passage à l'Empire sonne en quelque sorte le glas de la souveraineté moderne et aucun Etat aujourd'hui, si puissant soit-il, n'en est épargné. Car « même les Etats-nations prédominants ne doivent plus être considérés comme des autorités suprêmes et souveraines, que ce soit hors de leurs frontières ou à l'intérieur de celles-ci ». Ces derniers présentent l'Empire comme une ère post-impérialiste, dans la mesure où non seulement l'Empire n'établit pas de centre territorial du pouvoir comme ce fut le cas avec l'impérialisme européen, mais encore il s'affranchit de toute frontière contrairement aux territoires modernes partagés et lotis ayant servi d'encrage au colonialisme européen.

Si pour Hardt et Negri, l'Empire n'est que l'antipode du vieil ordre impérial jadis au service de la colonisation européenne, pour Nkolo Foé, l'Empire et l'impérialisme ne s'opposent pas. Bien au contraire ! l'Empire est de nature impérialiste ; Il s'agit même d'« un système impérialiste exacerbé à l'extrême ». Autrement dit, l'Empire est l'extension du système impérialiste d'exploitation et d'assujettissement différente, certes, de la colonisation occidentale dans la forme, mais identique, voire très brutale dans le fond. Il est vrai que Hardt et Negri reconnaissent le caractère violent, oppressif et destructif de l'Empire, mais il ne saurait être question selon eux, de renouer avec le vieux principe qui donna lieu aux Etats-nations. La page des Etats-nations modernes est tournée et l'Empire, offre « de nouvelles possibilités aux forces de libération ». Pour tout dire, l'Empire décrit la situation d'un gouvernement décentralisé et acentrique, où les Etats-nations tombent en désuétude, où l'individu devient apatride, nomade, où les identités deviennent hybrides, flexibles et stratégiques. Cette dimension de l'Empire est bien prise en charge par l'idéologie du

postcolonialisme dont Fabien Eboussi et Achille Mbembé constituent les représentants les plus célèbres en Afrique.

3- *Passer du gouvernement à la gouvernance*

Le passage de la modernité à la postmodernité implique, d'un point de vue politique, le glissement des Etats de l'ancien mode de gouvernement à celui de la gouvernance. L'idée de gouvernement implique une gestion verticale des affaires publiques où les Etats occupent le sommet de l'influence et de la légitimité pendant que les acteurs non étatiques sont placés en situation de subordination par rapport aux représentants de l'Etat. Sous le modèle du gouvernement, l'Etat, expression de la volonté générale et de l'intérêt commun, est donc différent de la société civile qui, elle, par nature, poursuit les intérêts privés ou plus exactement ce que Foucault appelle « le souci de soi ». Aux antipodes du gouvernement, s'est donc développée une nouvelle rationalité politique portée par les doctrinaires du postmodernisme : la gouvernance. Cette dernière doit davantage sa vulgarisation et son contenu actuel grâce aux institutions néolibérales de Bretton woods. Exhumée à la fin du XIXe siècle par la Banque Mondiale et stratégiquement appliquée dans les pays pauvres, « la gouvernance signifie que les différents acteurs de la société civile s'associent à l'Etat minimal, pour gérer les affaires publiques » nous renseigne Nkolo Foé. Considérée sous cet angle, la gouvernance a quelque chose d'une transaction. Elle appelle à une restructuration des liens traditionnels entre les sphères publique et privée ainsi qu'à une redéfinition des rapports Etat, marché et société civile. Comme dans un système de vases communicants, son « son essor appelle le dépérissement de la souveraineté étatique et du gouvernement traditionnel, et ce tant sous le plan de la mondialisation que de sa nature propre ». Lorsque le substantif est précédé de l'épithète « bonne », la gouvernance se décline en un processus de privatisation des services publics et de libéralisation de toutes les activités de production et d'échange. Pour Nkolo Foé, l'idéologie de la gouvernementalité ou de la gouvernance intervient dans un contexte mondial marqué par « la libéralisation au forceps des économies, le ballet des privatisations, l'ouverture forcée des frontières, la circulation forcée des élites entre le public et le privé, l'affaiblissement et le démantèlement ». C'est dire qu'avec la gouvernance, l'Etat entre directement en compétition avec les acteurs privés, y compris dans les domaines relevant traditionnellement de son pouvoir régalien comme la sécurité, l'éducation, la santé, etc. En fait, la gouvernance installe l'Etat et les acteurs de la société civile au même ; l'Etat devient une entreprise parmi des entreprises. C'est dans ce cadre qu'on peut par exemple observer une prolifération des entreprises multinationales qui dictent la loi avec des chiffres d'affaires supérieurs à ceux des Etats.

CONCLUSION

L'actualité de la philosophie africaine est perceptible à travers l'analyse des mutations sociopolitiques de l'heure à l'échelle mondiale. Celle de Nkolo Foé se veut particulièrement critique à l'égard des structures de servitudes produites par le postmodernisme, entendu comme philosophie de la mondialisation. Selon Nkolo Foé, le postmodernisme n'est pas seulement une philosophie essoufflée, épuisée, à bout d'inspiration et de génie ; elle est

l'exhumation de l'archaïsme et des anciennes formes directrices de la sensibilité incompatibles avec l'éthique élémentaire ; c'est pourquoi au lieu d'avancer, elle recule, inhume la raison, rejette toute idée de progrès pour aller exhumer « les débris d'un passé mort, avant de s'enliser dans la sous-culture ». En tant que bras séculier, au plan idéologique, du système économique néolibéral, le postmodernisme a tout intérêt à détruire la raison, la science objective, l'Etat-nation, le gouvernement, la famille, et autres acquis de la modernité. La philosophie de Nkolo Foé se présente ainsi comme un géant aux trousseaux de l'Empire.

BIBLIOGRAPHIE

Derrida Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967

Descartes René, *Discours de la méthode*, Paris, Nathan, 1981

Feyerabend Paul, *Adieu la raison*, trad. Fr. paris, Seuil, 1989.

Fukuyama Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.

Hardt Michael, *Negri Antonio*, Empire, Exils, 2000.

Hegel Friedrich, *La raison dans l'histoire*, Plon, 1965.

Hermet Guy et al., *La gouvernance. Un concept et son application*, Paris, Karthala, 2005

Kant Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Bordas, 1991.

Kant Emmanuel, *Vers la paix perpétuelle (suivi de « Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les Lumières ? »)*, Paris, Flammarion, 1991, p. 43.

Karl Marx, *Théories sur la plus-value*, t. III, Paris, Editions sociales, 1976,

Liotard Jean-François, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

Nkolo Foé, «Choc des civilisations, choc biologique et gestion capitaliste du monde», *Ethiopiennes*, N°74, pp 197-213.

Nkolo Foé, «La postcolonie, un avatar du postmodernisme», *Patrimoine*, n° 0015, juin, pp 6-7.

Nkolo Foé, « Mondialisation, postmodernisme et fragmentation culturelle du monde », Thérèse Wanguè (sous la direction de), *l'individuel et le collectif*, Chennevières-sur-Marne, Dianoia, pp. 147-166.

Nkolo Foé, « Philosophie de la mondialisation et destruction de la raison : un défi pour la science, l'éducation et la culture » in *La Philosophie et les interprétations de la mondialisation en Afrique*, Paris, L'harmattan, 2009.

Nkolo Foé, *Le postmodernisme et le nouvel esprit du capitalisme. Sur une philosophie globale d'Empire*, Dakar, Codesria, 2008.

Rorty Richard, *L'espoir au lieu du savoir . Introduction au pragmatisme*, Paris, Bibliothèque du Collège International de philosophie 1995.

Rorty Richard, *L'homme spéculaire*, Paris, Seuil, 1990.

Rousseau Jean-Jacques, *Du Contrat social*, Paris, Flammarion, 1966.

Towa Marcien, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique Actuelle*, Clé, Yaoundé, 2012.

Vioulac Jean, « les eaux glacées du calcul égoïste », in *Revue Esprit, Notre nihilisme. Obsession des valeurs, triomphe du rien*. N° 403. Mars-Avril 2014.